

« Carpe Diem, tel pourrait être l'adage de ces jeunes »

ENTRETIEN

Avec « Les forty-two de Chicago », la sociologue **Suzie Guth** vient de publier un ouvrage très original sur un gang de jeunes italo-américains de Chicago dans les États-Unis des années 1930. Elle s'appuie sur de nombreux matériaux de première main. La lecture de ce livre éclaire aussi des situations contemporaines même si elles ne sont pas totalement comparables.

Vous avez choisi d'étudier des gangs de jeunes à Chicago dans les années 1930. Pourquoi ?

J'ai trouvé à Chicago au Centre de recherches du musée historique un ensemble d'autobiographies d'un gang de jeunes dont le vrai nom était le *Forty Two*. A la lecture de ces histoires de vie, on est frappé par le fait qu'on retrouve aujourd'hui dans des ouvrages qui traitent des bandes actuelles les mêmes comportements et motivations. Le sociologue américain Sudhir Vankatesh montre, dans son ouvrage traduit en français sous le titre, *Dans la peau d'un chef de gang*, les transformations des bandes de jeunes en un réseau consacré au business. L'autobiographie du chef de bande Lamence Madzou, Français d'origine congolaise, recueillie par Marie-Hélène Bacqué s'approche le plus de celles recueillies en 1930.

À l'époque une bande plus âgée du quartier italien de Taylor Street à Chicago faisait la une des journaux. Ils ont pris ce nom de *Forty Two*, sans doute parce qu'ils étaient au nombre de quarante deux. On pense qu'ils faisaient référence à l'histoire d'Ali Baba et des Quarante voleurs. Nos jeunes (ceux du *Forty Two Junior*) habitaient le même quartier, ils étaient admiratifs devant leurs aînés. Ces gars avaient du fric, conduisaient des voitures sur les chapeaux de roue et n'avaient pas peur des slugs (balles) que tiraient les policiers. Les jeunes rendaient de menus services à leurs aînés, comme faire le guet moyennant 25 cents pour s'acheter un soda. Après des vols profitables, quand nos jeunes ont pu s'acheter en commun une voiture d'occasion, une Chrysler, ils ont mis le nom de *Forty Two* sur le garage. Ils étaient devenus des tough guys (de vrais durs du West End). La presse évoquait presque tous les jours les activités délictueuses des *Forty Two Senior*; ils pensaient que les *Forty Two* étaient au nombre de cinq cent ! C'était ajouter à la



Scène de vie quotidienne dans le quartier italien de Chicago. Plusieurs futurs grand boss de la mafia italo-américaine ont réalisé leurs premières armes dans ces « Little Italy ». PHOTOS DR



bande d'origine, toutes les bandes de jeunes qui avaient pris le même nom.

A partir de quels matériaux avez-vous pu décrire les jeunes du *Forty Two* ?

La méthode utilisée par les sociologues de l'Université de Chicago de l'époque, c'était celle de l'autobiographie, du récit de vie écrit par l'intéressé lui-même. L'Institut de Recherches sur la Jeunesse et son Département de Sociologie dirigé par Clifford Shaw a dans un premier temps fait un usage exclusif de cette méthode en la complétant avec le dossier de la police et les interviews de certains parents.

Pour l'étude de ce gang, j'ai disposé de 14 récits de vie, d'interviews transversales pour certains des membres, d'interviews de parents et de dossiers de police pour tous, cela représente presque 3000 pages ! Parmi d'autres facteurs c'est la taille du dossier qui a empêché la publication de ces matériaux. Un criminologue bien connu, John Landesco, avait lui aussi commencé à rédiger un manuscrit sur les *Forty Two Senior* mais l'ouvrage n'a jamais été achevé.

Votre ouvrage contient de nombreux passages tirés de ces récits de vie. Il s'agit le plus souvent d'une langue

argotique particulièrement imagée. Que nous révèlent les mots et tournures utilisés ?

C'est leur langue de tous les jours, avec des blasphèmes tout du long. Ils ont une profonde incapacité à évoquer les filles autrement que par des termes machistes souvent dévalorisants (pute, pépé...) Ils le reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes : ils ne savent pas s'adresser aux femmes autrement. Leur écriture donne à voir leur niveau de prononciation de l'américain, leur difficulté à prononcer le th et la palatalisation qui s'en suit. Ce sont des enfants d'immigrants italiens ! Pour pallier ces stigmates de l'appartenance, il faut qu'ils aient un habit glorieux et une voiture qui attire l'attention ; ce sera le look du West End. Mais les ouvrages américains produits sur les gangs, je pense notamment à *Street Corner Society*, le plus vendu, paru en 1943 et traduit en français, ne restituent pas le vrai langage de ces jeunes adultes, car les blasphèmes, le langage cru de la sexualité ne pouvaient être imprimé et publié. J'ai pris le parti de garder leur langage écrit ou oral sans exercer la moindre censure.

En quoi ces jeunes de 1930-1935 sont-ils nos contemporains ?

Ces enfants d'immigrants italiens vivent entre deux mondes,

mais se sentent américains. Ils inaugurent le banditisme en voiture, la course-poursuite avec la police. La voiture est un élément de leur appartenance sociale, elle leur permet de se sentir libre, d'accéder aux relations sexuelles. Ils respectent leurs mères, mais éprouvent souvent un sentiment de rejet à l'égard de leurs pères qui les ont souvent battu durement. Carpe Diem, tel pourrait être l'adage de ces jeunes qui s'étourdissent dans les vols, les bacchanales qui suivent, si l'entreprise délictuelle a été un succès. C'est l'aventure et la fête, puis la maison de redressement ou la prison. Quand soudain, ils se trouvent confrontés à la mort de leur chef, qui perd la vie à 17 ans, ce sera alors le moment d'un retour sur soi, d'un désir d'arrêter. Go straight ! Par ailleurs plus de la moitié d'entre eux a perdu un parent à un âge tendre, le gang devient pour eux un refuge, un substitut au monde familial ; c'est là qu'ils vont s'initier aux conduites viriles et apprendre à voler.

Peut-on comparer Chicago et Marseille ?

Je n'oserais pas comparer Marseille et Chicago, Chicago a le plus fort taux de délinquance et de criminalité des États-Unis. Chicago, c'était le débouché des Grands Lacs et celui du Mississippi.

Marseille est le port le plus ancien de notre pays. C'est une société ouverte qui se territorialise dans les activités illicites du business : les Gitans contre les Blacks par exemple, qui relèvent des gangs – entreprises décrites par Sudhir Vankatesh. À côté des réseaux sociaux de compatriotes, de coreligionnaires se construisent des réseaux sociaux à la frange de la légalité et des réseaux criminels, les frontières entre les uns et les autres ne sont pas étanches... Nos voleurs du *Forty two* vendent les manteaux de fourrure volés à la poissonnière de leur quartier...

Réalisé par Roland Pfefferkorn



● « Les gangs de jeunes Italo-Américains – Les forty-two de Chicago (1930) », de Suzie Guth, 2017, éditions de l'Harmattan, 290 pages, 29 euros. Dessin de couverture de Louise Fritsch.